



Alexandra Navratil, *Plunge/Soar* (détail), 2014

Visions fantômes

L'artiste Alexandra Navratil fouille dans des archives pour donner une seconde vie à des images oubliées. — Par Alena Alexandrova

● EXPOSITION

31.10 - 14.12.14
Alexandra Navratil
Plunge/Soar

■ Alexandra Navratil travaille sur l'histoire du film et de la photographie, ou plutôt avec leurs passés, mais en faisant toujours signe à ce qui n'est pas encore, ou à la sorte de visibilité et d'images auxquelles nous serons confrontés à l'avenir. Beaucoup de ses travaux montrent un intérêt pour une autre tension, entre la matérialité, le poids, la tangibilité des images et leur nature désincarnée, leur capacité à migrer à travers les médias et les époques. Son œuvre, fortement imprégnée de la recherche dans des archives diverses, est une réflexion poétique sur les traces laissées par les méthodes d'archivage sur la surface des images, sur la micro-histoire des modes de production des matériaux et sur leurs effets et prolifération dans un vaste contexte de gestes culturels.

Contrairement à un historien qui interprète des objets historiques comme des témoignages, Navratil anime les archives, fait vivre les images en partant de détails

dont l'importance nous échapperait autrement : traces matérielles de la détérioration du nitrate de cellulose ou coloration au pochoir des débuts du cinéma. *Views* (2013) et *Sample Frames* (2012) mettent en mouvement la résonance fantomatique de tels fragments ; leur matérialité aveugle est opposée à leur capacité de rendre visible une autre trace plus profonde, différente de l'objectif illustratif des archives. Ces œuvres nous font prendre conscience de comment, par exemple, la couleur dans les films partage une origine commune avec la construction de la vision de l'objet exotique. Le geste historique des œuvres, ou leur objectif d'archivage, se reverse donc dans des histoires multiples et met en lumière le fait que des détails infimes peuvent toujours donner naissance à de nombreuses histoires possibles, on pourrait dire virtuelles. Le travail de Navratil se situe entre le désir de toucher le passé, toujours perdu, et la mise en mouvement de ce passé, la création d'une juxtaposition, d'un montage de plusieurs temps.

Les archives et les médias sont des cadres qui rendent les images et présentent des objets. Mais elles sont ouvertes à une utilisation à contresens : les archives ont leurs contre-archives et le média a son contre-média. Navratil ouvre la question d'une autre histoire, une contre-histoire, en un certain sens, vertigineuse ou traçant des méandres, et se réalisant à travers les images. Les résonances multiples des fragments de médias et des images qu'elle utilise ouvrent un espace de pensée, mais sans point de fuite, sans revendiquer la certitude d'une conclusion.

Trois mouvements étroitement apparentés ponctuent son œuvre : les micro-histoires des médias et les modes de vision qu'ils structurent ; son travail avec les archives, avec une attention pour les détails qui restent d'habitude hors de l'infrastructure des archives ; et la question de la complexité temporelle des images en relation avec l'obsolescence des médias. Ces trois mouvements créent des œuvres qui sont réflexives dans un sens complexe : elles ne montrent pas seulement des images, mais elles les déplacent en même temps vers le passé et vers l'avenir. Le but de *Resurrections* n'est pas exactement d'illustrer l'histoire d'un produit comme l'émulsion photographique, mais la plasticité comme aspect fondamental de la création d'images. Le plastique, dans *Modern Magic*, est à la fois le sujet d'une présentation en tant que matériau, et d'une représentation de l'histoire de sa perception comme matériau malléable aux innombrables applications.

La préoccupation de Navratil pour l'obsolescence est un moment particulièrement contemporain où le média devient objet, se transformant de support invisible en un objet emphatiquement visuel. Elle problématise les différents modes de reproduction des images, y compris leur archivage et stockage numériques. Très souvent, les artistes ne peuvent accéder au matériel analogique archivé qu'à travers sa version numérisée. Il est significatif qu'elle utilise un matériau produit ou retravaillé numériquement, qui n'est transféré dans une forme analogique que dans certaines œuvres. En ce sens, le rôle et les effets du numérique, ainsi que son interaction avec l'analogique, sont une partie de beaucoup de ses installations. *Phantom (I)* et *Untitled* sont des animations produites numériquement, consistant en une imagerie retravaillée sans laisser de marques, avec une vision fluctuante et désincarnée de la caméra. L'image numérique devient un contrepoint de la trace répertoriée et son poids, sa matérialité sont confrontés à l'immatériel, ou résonnent ensemble dans leur présence simultanée. ■

Alena Alexandrova est théoricienne et curatrice basée à Amsterdam.